

LA PROPAGANDE

DÉMOCRATIE.

LIBERTÉ.

Rédacteur en Chef :
M. JEAN-JACQUES
DANDURAN.

RÉPUBLICAINE.

Intérêts Moraux et Matériels. --- Séances des Clubs.

PARAISANT LE DIMANCHE ET LE JEUDI.

FRATERNITÉ.

ÉGALITÉ.

BUREAUX :

Passage de l'Opéra, 7,
Chez M. BRETEAU, Libraire.

ABONNEMENTS DÉPARTEMENTS:

Un an..... 15 fr.
Six mois..... 7 40 c.
Trois mois..... 4 20

ABONNEMENTS PARIS :
Un an..... 8 fr.
Six mois..... 5
Trois mois..... 3

DES CLUBS.

Les clubs nombreux qui se sont si promptement ouverts dans la capitale, et qui se recrutent de préférence parmi les citoyens affranchis en février, méritent, assurément, qu'on les prenne au sérieux; car c'est dans ces réunions populaires qu'on trouve les principes vivaces qui ne capitulent point devant l'accomplissement d'un devoir, quelque périlleux qu'il puisse être, car c'est aussi là que se manifeste dans toute sa force, dans toute son énergie, le sentiment d'un droit exercé pour la première fois. Devoirs et droits sont entendus comme ils doivent l'être; d'où vient donc que, dans certains clubs à l'envieuse enseigne, au drapeau et à la cocarde luxuriants, une phalange de satisfaits, qui a racolé, d'aventure, les soldats réformés de toutes les causes perdues, d'où vient, dis-je, que cette phalange évoque et fait promener au dehors les fantômes de la *démagogie*? Qui pense-t-on abuser par cette manœuvre? Dans quels esprits ces terreurs mensongères pensent-elles trouver quelque crédit? Ne savent-ils pas, ces Brutus frais émoulus, qu'un zèle outré est l'indice certain d'une croyance absente? Ne savent-ils pas que le républicanisme sincère ne recourt pas à la boursoufflure patriotique dont les délégués de la salle Sax nous ont fourni un si charmant échantillon? Voilà bien vraiment les dévots de place dont parle Molière, voilà bien ces charlatans dont l'âme

à l'intérêt soumise

« Fait de dévotion métier et marchandise. »

Rien ne leur répugne, rien n'est sacré pour eux; et pourvu qu'ils arrivent, que leur im-

porte la morale, la justice; que leur importe la prospérité ou la ruine du pays!

Certes, le républicanisme qui est la religion de toute ma vie n'a rien d'intolérant, rien d'exclusif. Je crois les hommes généralement bons et sincères, et très-volontiers je pardonne beaucoup à qui a beaucoup péché; mais quand une fraîche conversion essaie l'insinuation calomnieuse, quand après une lutte acharnée le vaincu ne craint pas d'insulter à la magnanimité du vainqueur, oh! alors, malgré moi, je me rappelle les méfaits que je viens d'absoudre, et ma parole devient d'autant plus accusatrice qu'elle avait été prompte à la conciliation.

Quel est le cri de nos clubs?... Pas de réactions, pas de réactions; ce sont les armes familières des gouvernements impies! Les Trestailon, les cours prévôtales, les assassinats juridiques, l'état de siège après la victoire, l'égorgeement des citoyens désarmés, inoffensifs, tels sont les éternels anathèmes qui saluent la mémoire des Bourbons et de leurs conseillers pervers!... Pas de réactions, pas de réactions; qu'aucun vaincu ne les redoute; qu'on ne les fasse pas redouter au vainqueur!

Imprudents accusateurs, mauvais citoyens! où donc apercevez-vous la *démagogie*? Qui la prêche? qui la veut? dans quel lieu la professe-t-on? La croyez-vous dans nos clubs? Mais, ridicules trembleurs, osez donc une bonne fois vous honorer en venant vous asseoir à côté du peuple; pénétrez dans ces réunions démocratiques, et vous verrez que si quelquefois la parole du nouvel affranchi rend mal la pensée, la pensée est resplendissante de patriotisme,

resplendissante de fraternel dévouement.

Mais les traits égarés de votre calomnie atteindront, espérez-vous, notre ambition? Vous insinuez que nous flattons le peuple, que nous cherchons à capter ses suffrages en glorifiant les grossiers instincts! Sottes gens, si vous connaissiez le peuple, vous sauriez qu'il méprise qui le craint ou le flatte. Aux rudes natures, il faut de rudes vérités: aux patriotes de notre époque, il faut des conseils, des enseignements puisés dans le code de la démocratie; et l'orateur le plus populaire est celui qui proclame les plus utiles vérités.

En désespoir de cause vous nous associez au rebut des bagnes; merci benoîts basiles! Ce sont vos mœurs royales, vos mœurs régence, qui ont engendré cette lèpre-là. Reprenez vos enfants, je vous prie, et laissez-nous les nôtres qui valent mieux que vous.

Oui, ils valent mieux que vous, car au jour du danger ils ont constamment exposé leur vie pour défendre l'intégrité d'un sol sur lequel ils ne possédaient rien; oui ils valent mieux que vous, car ils s'imposent des privations et des sacrifices pour défendre vos riches propriétés...

Et vous nous insultez! et vous parlez de *démagogie*... et vous savez que ces cris sinistres ravissent les fonds à l'industrie, qu'ils fournissent un prétexte à l'émigration coupable de nos riches nationaux, qu'ils font fuir les étrangers dont l'opulence jetait chaque jour un million dans la circulation parisienne.... Allez, vous êtes de mauvais citoyens, vous dis-je.

Mille fois rendez grâce aux hommes courageux dont la santé et la vie s'usent au milieu

DU CHRISTIANISME ET DE LA DÉMOCRATIE.

A MADAME VICTORIA COBOURG,
Reine et Papesse d'Angleterre.

SUITE.

Donc, si, comme on doit le penser, vos affections sont partagées entre le mari, les plaisirs et la famille, que devient la religion? et comment la ferez-vous servir au bien-être du fretin menu? Sera-ce en prélevant de gros impôts qu'avaleront flatteurs et valets, et vous et les vôtres? Ces impôts serviront-ils, aussi, à soudoyer une armée qui fusillera, à cœur joie, de pauvres diables dont le plus grand tort est de ne pas vouloir mourir de faim? Mais le suicide est crime; c'est un délit que la mendicité! A quelles alter-

natives réduisez-vous des gens que, comme Reine et Papesse, vous devez aimer, bénir et protéger!

Allons, laissez tomber le masque; et convenez, Madame, que votre église, basée sur l'imbécillité et l'ignorance, ne se soutient, tant bien que mal, que par les jongleries, la haine et l'orgueil.

Ha ça! c'est donc de gaieté de cœur que vous vous exposez à aller geindre et bramer dans la géhenne éternelle? Papesse de la haine et de l'orgueil! gros péchés s'il en fut, Madame, et dont votre conscience aurait tort de s'accommoder:

« Car il est aux enfers des chaudières bouillantes

« Où l'on met à jamais les femmes malfaisantes. »

Allons, vous dis-je, laissez tomber le masque, et abdiquez cette Papauté que vous tenez du diable ou de John Bull, ce qui est tout un.

Et n'avez-vous pas la Royauté où vous trouverez compensation suffisante? N'avez-vous pas des Chrétiens et des Juifs taillables et corvéables

à merci? Qui vous gêne? et que craignez-vous? On clame, on s'insurge! Mais un bout de corde et des cartouches vous auront raison souveraine des récalcitrants. Donnez-vous donc carrière, excellente dame; rançonnez ceux-ci, pendez ou fusillez ceux-là; et sans quitter l'œuvre, rentez largement vos nombreux poupons. *Qui prend du galon n'en saurait trop prendre*; et vous avez tant de valets, et tous affamés! Prenez, prenez; jouez du reste; que pitance, grasse et copieuse, bien satisfasse les courtisans. Il n'est Roitelet qui moins se permette; et d'aucuns, que je sais, vont ma foi bien plus loin. Taillez, taillez largement; l'esprit du corps vous convie; et, par scrupule, vous ne devez point nuire au bon métier de Roi.

Tout est permis à qui gouverne; oui, tout; moins l'hérétique Papauté. Renoncez-y, et tout est dans l'ordre, et je vous tiens en bonne voie de salut.

des longues veilles : rendez grâce à ce gouvernement provisoire dont les efforts constants, l'ardente sollicitude pour le bien public, allument dans nos cœurs la plus vive admiration. Sans la barrière insurmontable que leur patriotisme élève entre le présent et le passé, nous pourrions craindre les invasions étrangères, et cette honte deux fois subie, vengée deux fois, conseillerait peut-être, à ceux qui vous parlent, au peuple qui nous écoute, de ne plus vous considérer comme des frères, mais comme des fauteurs de trouble, comme des ennemis.

Respect à tous, liberté pour tous, et à tous justice : voilà ce que nous voulons, ce que nos clubs veulent. Si c'est là de la *démagogie*, convenez que le nom vaut moins que la chose ; et je vous accorderais bien volontiers ma profonde estime si, dans vos clubs ronflants, vous professiez cette *démagogie-là*.

J.-J. DANDURAN.

DÉPUTÉS ET COLONELS.

DES CANDIDATS.

Si le bon sens du peuple ne fait pas justice des quatre-vingt-dix-neuf centièmes des professions de foi qui se débitent dans les réunions de corps et dans les Clubs, nous aurons bien certainement, à la chambre et à la tête de la garde nationale, les plus dévoués serviteurs du juste-milieu. Le *satisfait* ne se tient point pour battu : ce qu'il a longtemps voulu, il le veut encore ; il aime l'ordre, la discipline... la discipline surtout ! *il se soumettra au vote de l'Assemblée nationale*. Ceci est ou ne peut plus clair.

Mais ce qui est clair aussi, c'est l'espoir que les *satisfaits* fondent sur les préoccupations financières du boutiquier, sur la misère du peuple, sur les habitudes de corruption léguées par tous les ministres du dernier gouvernement. Le *satisfait* protège, cabale, s'élève et obtient pour ses créatures. Et si l'on reproche à ces Messieurs d'être déjà diablement bien en... gouvernement, ils vous répliquent avec aplomb : Mon cher ami, vous avez dit pas d'ostracisme, oubli du passé ? Je suis converti : Vive la République ! Cela est sans réplique ; et ce que le gouvernement provisoire a de mieux à faire, c'est de conserver soigneusement en place toute l'armée de Duchâtel.

— Un mot à toi, peuple : Siffle à outrance les professions de foi, et demande quels sont les antécédents du candidat : voilà le creuset qui doit séparer l'or pur de l'alliage.

Comme garantie de l'avenir exige le mandat impératif :

L'engagement de n'accepter que la République, quelque soit le vote de l'Assemblée nationale.

La démission de l'élu, si la majorité l'exigeait.

Avec ces précautions, nous aurons de bons chefs dans la garde nationale, et des députés vraiment républicains.

A l'aide de manœuvres bien pratiquées on peut escamoter une élection ; mais une contre-épreuve opportune doit faire rendre gorge à l'escamoteur.

Cette INTIMIDATION qui se recommande aux Clubs vraiment démocratiques, est fort anodine, je suppose ; elle ne fera pas pousser les hauts cris ? Eh bien ! telle qu'elle est, elle sera satisfaisante pour écarter à tout jamais cette myriade de caméléons qui espèrent arriver en rampant.

Que l'armée démocratique brûle ses vaisseaux. La République doit exister de nom et de fait : elle doit dire son dernier mot ; elle doit accomplir son œuvre de bien-être, et de régénération universelle... Les Républicains, eux seuls, peuvent accomplir ce grand bienfait. Arrière donc les convertis douteux ; arrière donc le patriotisme de circonstance !

J. J. D.

Actes officiels.

AJOURNEMENT DES ÉLECTIONS.

Le Gouvernement provisoire,

Vu le décret qui ajourne au 5 avril les élections de la garde nationale ;

Vu les renseignements donnés par les commissaires des départements, et la délibération du maire de Paris ;

Attendu qu'il y aurait impossibilité matérielle à maintenir le jour d'abord fixé pour les élections générales ;

Sur le rapport du ministre de l'intérieur, Décrète :

1° Les élections générales des représentants du peuple auront lieu le dimanche 23 avril.

2° L'assemblée se réunira le 4 mai prochain.

Le Gouvernement provisoire au peuple français.

Citoyens,

Vous avez connu, vous avez apprécié les motifs qui ont décidé le Gouvernement provisoire à reculer jusqu'au 5 avril les élections des officiers de la garde nationale.

Cet ajournement nécessaire ne permettrait pas de commencer le 9 les élections des représentants du peuple.

Avant d'en fixer définitivement l'époque, le Gouvernement provisoire a voulu consulter l'opinion de la France entière.

Les commissaires des départements ont été interrogés ; leur réponse, presque unanime, c'est qu'on doit différer, le moins possible, la convocation du peuple. Des pétitions nombreuses nous ont exprimé à cet égard les vœux les plus pressants.

Le même sentiment domine dans l'immense majorité de la population parisienne.

Le Gouvernement provisoire se croirait coupable s'il gardait dans ses mains, sans la plus impérieuse nécessité, le pouvoir exceptionnel et temporaire que cette nécessité même a fait légitime, et dont notre dévouement à la République fait tout l'honneur.

Le Gouvernement provisoire n'a donc été décidé que par des difficultés matérielles à remettre le jour des élections au 23 avril et la réunion de l'assemblée au 4 mai.

C'est à vous, Citoyens, d'achever l'œuvre généreuse que vous avez entreprise. La République est fondée ; nulle intrigue, nulle tentative insensée ne prévaudra contre elle. Le peuple le veut ; il saura défendre ce qu'il a su si vaillamment conquérir. Qu'elle s'organise sur de larges bases ; que la constitution prochaine fasse passer dans les institutions et dans les lois les grands principes de notre révolution ; que vos choix préparent le règne de la Liberté, de l'Égalité, de la Fraternité.

Grâce à votre concours, citoyens, le Gouvernement provisoire a pu porter jusqu'à ce jour le fardeau des affaires publiques. Il ne veut pas, il ne pourrait pas retarder d'une heure le moment où il déposera le pouvoir dans les mains de l'autorité souveraine, seule capable de répondre à tous les vœux de la France, seule assez forte pour diriger les destinées de la République dans ces voies où l'impulsion magnanime du peuple les a lancées.

Hésitez-vous ? restez-vous Papesse ? nous viderons le havre-sac ; et voici :

La Papauté hurle, accouplée au mariage, à ses misères, à ses devoirs. Ma proposition est absolue ; et je n'en rabats rien, ayez-le pour dit.

Épouse, quoique reine et Papesse, vous devez obéir à votre mari ? Oyez Molière :

« Du côté de la barbe est la toute puissance, »

« Et vous devez en tout entière obéissance. »

Doutez-vous toujours ; oyez de plus un commissaire de police, et consultez notre correctionnelle au chapitre des accidents conjugaux.

Et maintenant, supposons hypothétiquement, que Monsieur Albert, votre royal consort, joyeux luron, à ce qu'on présume, s'avise un jour de donner, selon l'expression vulgaire, oui, de donner quelques coups de canif au contrat, et, tout royal consort qu'il est, et peut-être à cause de cela, aille, entre chien et loup, chercher des plai-

sirs faciles dans les fêtes du carnaval ?... La chose quelquefois s'est vue : pour les goûts dépravés, les princes laissent souvent le bas peuple fort loin.

Supposons, on le peut, que le fruit défendu aura pour lui des charmes ; que la fille folle succédera à la chaste moitié, comme chez certains vauriens titrés, aux excès du punch et du champagne, succèdent la guinguette et le vin à six sous. Supposons, aussi, que vous soupçonneriez la peccadille, la voudrez éclaircir, saurez la vérité. Qu'éprouverez-vous alors ? Vous plait-il de le dire ? Je ne le pense pas. Quand elle a le diable aux talons, je n'ai pas dit dans l'âme... Femme, Reine ou Papesse, se sent d'étranges démangeaisons. Cependant, ne mettons rien au pire : entre plusieurs motifs, c'est le plus honorable que choisissent les petites gens. Je vous suppose, enfin, tout bonnement jalouse et non vindicative, ja-

louse de vos droits matrimoniaux... Eh bien ! ferez-vous, plus ou moins bourgeoisement, une scène à l'infidèle ?... L'infidèle, Madame la Papesse, s'en moquera, vous calmera, rira, recommencera. Nouvelle scène, toujours *crescendo* ; car, ce qui vous irritera... faut-il le dire ? Ce qui vous irritera... Non, non, non ! n'en disons rien. Science malheureuse, affreux creuset !... La tendresse, prodiguée ailleurs, au logis ne se gaspille... voilà le mal, et il est sans remède ! et ce mal vous fera chanter sur un mode aigu.

Ou bien, épouse éplorée, changeant de costume et de ton, irez-vous, comme les Reines d'un autre âge et de tous les pays, épier ça et là le lovelace perfide ? Oui, voulant voir ce qui tant vous deuil, car des jaloux c'est la faiblesse, vous irez... où vont les grandes dames qui guettent ou trompent leurs maris ! — Un bal public et ses licences ! les mots damnés et les honteuses contorsions ! —

Ne perdez donc pas de temps, citoyens, pour discuter les idées et les hommes : que ceux-ci soient par leurs principes, par leur vertu, par leurs lumières, par leur pureté, par leur amour de la patrie, les vrais Représentants du peuple, et l'Europe saluera l'assemblée nouvelle avec le même enthousiasme qui accueille partout la révolution que le peuple a faite, et qui engendre la plus puissante des propagandes : celle qui est inspirée par l'admiration !

SIMPLES QUESTIONS

Au Gouvernement Provisoire.

Un décret dit qu'il sera avancé des fonds sur des marchandises mises en consignation, etc., etc., etc.

Cette mesure qui a obtenu l'approbation de la presse parisienne, et je ne sais trop pourquoi, remédie-t-elle à quelque chose ? non. Au contraire elle nous prépare de graves ennuis.

Si au terme final les consignations ne sont pas retirées, il faudra les vendre à vil prix ; et nous entendrons alors de belles clameurs.

Et d'ailleurs, qui nous dit qu'à cette époque les objets n'auront pas beaucoup perdu de leur valeur ?

Les demi-moyens n'ont jamais sauvé personne : j'en indique un plus radical.

Notre marine marchande mérite bien qu'on s'occupe d'elle. Elle ne se plaint pas, mais elle souffre.

Sacrifice pour sacrifice, ayons au moins une position nette.

Achetez, au plus bas prix possible, toutes les marchandises dont la valeur irait chaque jour s'amointrissant. Chargez-en nos vaisseaux, et dirigez-les vers les points du globe où la cargaison aura le plus de chance d'être placée.

Pour augmenter vos ressources, intéressez les armateurs à cette opération ; intéressez y les capitaines, et laissez à ceux-ci, la faculté de recourir aux échanges, si la vente ne peut se réaliser en espèces.

Pour ne parler que d'une industrie, qui occupe un grand nombre d'ouvriers, je citerai l'ébénisterie qui dans nos îles se vend un très-haut prix.... j'en ai fait l'expérience en afri-

que où nos cotonnades se placent facilement aussi.

La réduction des prix écartera la concurrence sur les marchés fréquentés par les Anglais.

En un mot, les vendeurs seraient payés moitié en espèces et moitié en bons du trésor.

Les capitaines et les armateurs devenant vos consignataires, leurs fonds suffiraient presque au roulement.

J. J. D.

L'étincelle républicaine embrase l'Europe. A l'heure qu'il est la Sicile, l'Italie, l'Allemagne et la Pologne sont en feu. Partout les peuples se soulèvent au cri de la liberté, et partout les royautes aux abois montrent une barbarie sans exemple. Des villes détruites de fond en comble par le bombardement et le feu ; le sac, le pillage des grandes et riches cités, l'assassinat des gens inoffensifs... une folie furieuse seule explique ces abominables forfaits.

Oeil pour œil, dent pour dent : c'est la civilisation qui lutte contre la barbarie ; c'est la vérité, la vertu qui luttent contre l'esprit des ténèbres, contre l'impiété. Au nom des principes il faut que la victoire nous reste. Sommes-nous les esclaves, sommes-nous le souverain ?

Et vous, hommes dévoués qui nous gouvernez, voyez de plus haut les choses. Hâtez-vous de tendre une main secourable à nos frères d'Europe ; car s'ils succombent, nous succomberons aussi, un peu plus tôt, un peu plus tard. Notre mission est universelle ; puissiez-vous le comprendre ! puissiez-vous vous affranchir des endormeurs qui vous prêchent l'immobilité quand les flots sous vos pieds se gonflent et s'agitent. Marchez, marchez ; seconde l'instinct national : c'est à ce prix seulement que vous sauverez la République.

J. J. D.

Le citoyen Sobrier, l'un des rédacteurs du journal la *Commune*, vient de faire don à la patrie, d'une somme de vingt-cinq mille francs.

Certes, le citoyen Sobrier possède des états de service, qui ont mis dès longtemps en relief son patriotisme ; mais le noble sacrifice du quart de sa fortune fait à la cause populaire

indique une abnégation personnelle que les patriotes sauront apprécier.

Je donnerai ma voix au citoyen Sobrier, et nos amis suivront mon exemple. Ayons beaucoup de députés de cette trempe, et nous n'aurons à craindre ni la famine ni les réactions.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

Le vieux libertin Louis, roi de Bavière, ne pouvant vivre loin de sa chaste amie, Lola-Monthès, que les Bavares ont fustigée *in naturalibus* sur les places publiques de Munich, vient d'abdiquer assez clandestinement. Il ira finir ses jours à Palerme.

La Circé Andalouse a persuadé au royal Cassandre que le soleil réparateur de la Sicile exhumerait son jeune âge... c'était toucher le côté faible de ce digne monarque, qui, s'est hâté de quitter le pouvoir suprême pour devenir simple tourlourou d'amour.

Mais Louis aura beau faire ; il sera toujours couronné, ne fut-ce que de ridicule, et il a mieux que cela à espérer.

— La loquacité et les extravagances chevaleresques de Frédéric-Guillaume, roi provisoire de Prusse, sont connues de tout le monde ; mais ce qu'on ignorait, c'est qu'il cultivât la jonglerie avec autant de succès que Louis-Philippe I^{er} et dernier du nom. En voyant passer de son balcon les deux cent quatre cercueils qui renfermaient les restes des citoyens morts sur les barricades, ce brave roi portait son mouchoir à ses yeux vengés de larmes...

Ces démonstrations de sensibilité contrastaient singulièrement avec l'ordre abominable qui donna pour cercueil, dans la nuit du samedi au dimanche, les eaux de la Sprée, aux braves patriotes mitraillés par les sicaires de ce sanguinaire monarque.

— Un journal belge pur sang imprime en grosses lettres, que le premier résultat de notre révolution a été de faire fuir tous les étrangers de distinction. Le journaliste voit dans ce fait la ruine prochaine de la France, et il conclut, comme on le pense bien, en faisant l'éloge du méprisable pillard que nous avons chassé.

Nous n'avons qu'un mot à dire à l'Aristarque renforcé : attaquer les gens probes et faire l'é-

Et vous, au sein des angoisses, des combats, des douleurs et des trances ; l'esprit en feu, la rage au cœur, la passion partout... vous ferez lors une étrange Papesse ! Fidèles, demandez donc la bénédiction à cette noble dame ; elle vous enverra tous au diable, et son mari par-dessus le marché.

« Eh, eh ! ce ne sont pas des prunes que cela, »
« Et je trouve fâcheux l'état où vous voilà. »

Tels sont les gros péchés que vous pouvez commettre, Madame la Papesse ; et j'en ai passé, certes, et des meilleurs.

Mais quel entêtement à vous donner de la suprématie ! Que signifie-t-elle ? D'où vous vient ce hochet ! En voyant le sérieux que vous mettez dans ce rôle, on arrive, quoi qu'on en aie, à d'étranges suppositions.

Auriez-vous, par hasard, Madame, appris l'histoire de votre pays dans les Lorient d'Angleterre ?

Eh mais, il y a donc des jésuites sous tous les habits ! Ignorez-vous de qui vous tenez cette suprématie religieuse ? Mais la chose est sue, *in extenso*, des frères de l'École chrétienne, eux, les pauvres diables, si fiers ignorants qu'ils en font à la fois et leur gloire et leur nom ! Ah ! vraiment votre église nous la donne belle de vouloir faire accepter Henri VIII pour un saint. Produit anglais, produit de contrebande ! Voilà la queue du Pater que je récite chaque soir.

Lui, Pape ! Comment le fut-il, et pourquoi ? Je puis le dire, Madame, sinon pour votre enseignement, du moins pour l'édification de la chrétienté, des christodins et des christomaques.

Vers l'année 1517, Ulric Zwingle et Martin Luther avaient déserté l'église romaine. Ces deux théologiens dogmatissant, l'un en Suisse, et le second à Wittemberg, en Saxe, attaquèrent les indulgences, puis les dogmes et les institutions

catholiques. La diète de Spire condamna la doctrine des novateurs, mais quelques villes d'Allemagne ayant protesté contre cet arrêt, les Sectaires, qui déjà avaient fait des prosélytes nombreux, prirent le nom de *Protestants*. C'est alors que Mélanchton rédigea les articles de la croyance nouvelle qui fut appelée la *Confession d'Augsbourg*.

Plus tard, en France, un moine de Noyon, l'orgueilleux sectaire Calvin, répandit une doctrine encore plus monstrueuse que celle de Luther et Wwingle. De nouveaux schismes éclatèrent, et l'Europe eut à déplorer des dissensions ardentes et d'affreux malheurs.

C'est alors qu'Henri VIII, méditant déjà son projet de divorce, voulut se rendre le Pape favorable en réfutant l'hérésie de Luther dans un ouvrage sur les Sept Sacraments. Cet écrit, auquel avaient participé Wolsey, Gardiner et Thomas Morus, fut dédié à Léon X, qui, sur les ins-

loge d'un voleur, c'est être plus cynique que le voleur lui-même, c'est se rendre encore plus méprisable que lui.

— Les Suisses, les Piémontais, ont cédé à leur patriotique élan : soldats et citoyens ont été grossir les rangs des patriotes italiens qui, depuis huit jours, se battent contre les formidables armées de l'Autriche. Le prochain courrier nous annoncera la déroute des stipendiés de l'idiot François.

Club de la Propagande républicaine.

Les anciens électeurs, les anciens satisfaits, eux-mêmes, protestent sans cesse de leur vif désir de *communier* avec le peuple (*expression Barrot*) ; or, nous voulons acquérir la preuve de la sincérité de ces protestations. Depuis longtemps nous cherchons un local assez vaste, et dans un point assez central pour y réunir l'ouvrier, le marchand et le riche. Ce local est trouvé, mais une difficulté d'exécution se présente : le local splendide coûte fort cher de location. Voici ma combinaison : L'ouvrier ne fournira aucune espèce de cotisation : l'homme riche et le marchand paieront 5 francs par mois.

Si le chiffre de rigueur est atteint, les hommes des classes aisées verront qui de l'ouvrier ou d'eux peut aider à résoudre les grands problèmes sociaux qui nous occupent en ce moment.

FAITS DIVERS.

— Une souscription est ouverte dans les bureaux de la *RÉFORME* pour élever un monument à la mémoire des quatre Sergents de La Rochelle, assassinés juridiquement en 1822. Tous les Républicains, nous en sommes sûrs,

concourront par une modeste offrande à la réhabilitation publique de la mémoire des courageux martyrs de la liberté.

— Les artistes dramatiques ouvriront bientôt un club, où la question des privilèges de théâtre sera mise à l'ordre du jour.

— Les débris de la vieille garde se sont rendus processionnellement au siège du Gouvernement provisoire, et de là sur le terrain où fut fusillé le brave maréchal Ney.

— Des Belges sont partis hier et avant-hier pour aller délivrer leurs frères qui se trouvent aujourd'hui dans les prisons de Mons.

— Des bruits que nous ne pouvons consigner ici attribuent à une trahison l'insuccès de l'expédition belge.... On nous promet des révélations que nous pourrions livrer à la publicité.

— La *Presse* se plaint qu'on destitue les *gros bonnets* du juste-milieu ; des patriotes éprouvés se plaignent que le Gouvernement les laisse, eux, sans travail et sans pain... qui a tort ? à coup sûr ce ne sont pas les patriotes.

BÉRANGER A MANUEL.

O Manuel, la France s'est levée !
Sa liberté n'a plus un ennemi.
C'est bien ainsi que nous l'avions rêvée !
Peuple géant qui n'est rien à demi !
Puisqu'il nous mène à la terre promise,
Dieu parmi nous aurait dû te laisser.
Qu'avais-tu fait pour mourir en Moïse ?
Mon pauvre ami, je voudrais t'embrasser.

Sortant vainqueur de ces luttes sublimes,
Tu penserais à mon tout petit coin.
C'est dans ces jours de fièvres magnanimes

Que l'un de l'autre on a surtout besoin.
Longtemps muets, dans une étreinte antique,
Puis refoulant nos pleurs dans un baiser,
Nous crierions : Vive la République !
Mon pauvre ami, je voudrais t'embrasser.

Le sait-on bien ? Depuis qu'au jeu de Paume
S'ouvrit l'époque où le peuple vainqueur
Fit affluer en notre beau royaume
Le monde entier comme le sang au cœur.
Du livre d'or sanglant, sublime ou sage,
Où chaque lustre eut sa gloire à tracer,
Quarante-Huit est la plus belle page !
Mon pauvre ami, je voudrais t'embrasser.

La royauté stérilisait l'empire
Et jetai l'ancre en ce sable mouvant ;
La foudre passe et le trône chavire,
Et j'ai cherché sa trace vainement ;
Mais je retrouve une France féconde
Qu'un noble sang vient de fertiliser ;
Sol généreux qui nourrira le monde,
Mon pauvre ami, je voudrais t'embrasser.

La République est grande et sera stable,
Elle remplit nos vœux ; mais je t'aimais.
Je me souviens de ce cri lamentable :
Plaignons les morts, ils dorment à jamais !
Dormir ! hélas ! quand la France se lève,
Lorsque pour vaincre et pour se surpasser
Elle a besoin de l'esprit et du glaive !
Mon pauvre ami, je voudrais t'embrasser.

Gloire à toi, peuple, à tes succès rapides !
Je t'aime mieux lorsque je pense à lui.
Mes bras ouverts ne resteront pas vides ;
Tous les Français sont frères aujourd'hui.
Vieillard courbé, quand tu courais aux armes,
Comme les morts j'ai dû me reposer ;
Mon sang est froid, mais j'ai de chaudes larmes.
Peuple français, je voudrais t'embrasser.

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES :

DU CHRISTIANISME ET DE LA DÉMOCRATIE

COMME BASE ET MOYEN DU BONHEUR DES HOMMES

Et de la Fraternité Universelle,

A MADAME VICTORIA COBOURG,

REINÉ ET PAPESSSE D'ANGLETERRE,

PAR JEAN JACQUES DANDURAN,

PRIX ; 50 CENTIMES.

tantes supplications du monarque, donna, à celui-ci, le surnom de *Défenseur de la foi*.

Mais Henri prouva bientôt qu'il ne méritait guère ce surnom honorable. Ne pouvant décider Anne Boleyn, dont il était éperdument épris, à devenir sa concubine, car cette ancienne dame d'honneur de Marie était retenue, sans doute, par l'exemple de sa propre sœur que le roi avait sacrifiée à d'autres amours, Henri voulut divorcer avec Catherine d'Aragon.

En conséquence, il sollicita auprès du nouveau Pape, Clément VII. Le Pontife Romain nomma des Légats pour examiner les motifs du divorce, et de son côté, le Monarque consulta les universités de France et d'Angleterre. Les opinions furent longtemps divisées ; mais le Saint-Père, ayant enfin assemblé le Consistoire, trois Cardinaux, seulement, se déclarèrent en faveur de Henri VIII. Clément ordonna donc au Monarque

anglais, sous peine de censure, de reprendre sa première Épouse, et c'est à ce moment que le Roi, rompant avec le Pape, se fit déclarer, par ses serviteurs, *Protecteur et Chef Suprême de l'Église d'Angleterre* !

Voilà, en deux mots, le gros de l'histoire : nous allons brièvement en dire le menu, les petits faits, selon l'expression dégagée du protestant Guizot.

Les petits faits de l'histoire de Henri VIII, le menu Royal-Papal, se borne à quelque chose comme une kyrielle de concubines, de bâtards ; à une multitude de couvents pillés, de seigneurs spoliés et suppliciés... le supplice aidant à la spoliation... ; à cinq femmes légitimes, ni plus ni moins, dont les unes répudiées et les autres décapitées !

Et si s'est trouvé des prêtres catholiques, gens humbles, j'en conviens, qui ont mieux aimé por-

ter leur tête sur l'échafaud que de reconnaître cet homme-là pour un digne Pape, pour un saint !... En vérité, les préjugés sont enfants du vulgaire.

Mais hâtons-nous de rendre justice à qui elle est due, car ici je fais de l'histoire, de l'histoire grave, assurément, soit dit sans jeu de mots ; — si Gardiner, si Thomas Morus... — ils n'étaient pas catholiques à gros grains !... — ne voulurent pas soutenir le monarque en ses peccadilles, disons, disons bien haut que les courtisans, nobles ou vilains, les sicaires, les bâtards, les concubines, les sceptiques, les imbéciles, les libertins, tout le peuple du bague et des prisons, en un mot, les trois quarts et demi de la nation anglaise, applaudirent à l'avènement du nouveau Pape, à sa doctrine et à sa morale ; que Morus et Gardiner allèrent violemment de vie à trépas, et que le Pontife de Rome fut déclaré indigne de vivre en si bonne société. *La suite au prochain numéro.*